

PRIX
DE L'ABONNEMENT.

PARIS.
Trois Mois..... 6 fr.
Six Mois..... 11
Un An..... 20

LA PRESSE

RÉPUBLICAINE.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX, PLACE DE LA BOURSE, 13, PARIS.

On ne reçoit que les lettres affranchies.
Les annonces sont reçues au bureau du Journal.

PARIS, 3 Juillet.

La Presse républicaine veut l'ordre et la liberté. CONSERVER LA RÉPUBLIQUE dans notre patrie bien-aimée; travailler à rendre cette République sainte et forte, tels sont nos plus chers vœux!

Les rédacteurs de la Presse républicaine ne sont pas les hommes du lendemain; ils étaient républicains sous la monarchie, quand il y avait du péril à Pétre. Ils veulent l'organisation radicale et définitive de la Fraternité. La Fraternité organisée, c'est le Droit et le Devoir traduits en Faits; c'est le bonheur. Voilà le but que doit se proposer, pour ne pas périr, la France républicaine.

Le pouvoir émane du Peuple; il faut le faire servir au bonheur du Peuple. Les rédacteurs de la Presse républicaine veulent l'union entre tous les enfants de Dieu; ils veulent l'amour; ils prêchent la vertu; ils sont les apôtres du dévouement, de l'ordre, de la paix; — et ils sont prêts à tout sacrifier pour la sainte cause de tous. Ils savent que les belles paroles ne sont rien, que les bonnes actions seules sont quelque chose; aussi poursuivront-ils l'application sérieuse de ces trois mots sublimes: *Liberté! Egalité! Fraternité!* et ils appellent tous leurs concitoyens à eux.

Plus de luttes, frères! plus de combats. Aimons-nous, et nous serons grands; aimons-nous, et nous serons forts; aimons-nous, et nous serons heureux! Amour! amour! il n'y a que cela de vrai, de beau, de bon en ce monde!...

Homme, tout homme est ton frère et ton égal devant Dieu; traite-le comme tel; sois bon, sois généreux, sois humain; applique les principes sacrés de l'Evangile et de la Révolution, et le royaume de Dieu sera enfin de ce monde.

En peu de mots, tels sont les vœux et les espérances des Rédacteurs de la Presse républicaine, et ils y seront attachés jusqu'à leur dernier soupir.

La violence n'est point un droit. On peut quelquefois appeler la violence à l'aide du droit outragé, mais tel n'est pas l'état normal des sociétés. Quand le droit a conquis la force, il doit être humain, chrétien. Dans le combat, il est permis d'écouter la voix du désespoir, après la victoire, il n'est pas permis de suivre les inspirations de la colère. Il faut combattre les méchants, mais les mépriser vaincus; désarmés, respecter en eux la faiblesse; repentants, leur tendre la main.

Nous sommes très-forts, c'est pourquoi nous sommes très-modérés. Nous ne craignons aucune lutte, ce qui fait que nous n'en provoquons aucune.

Pour nous, le journalisme n'est point une spéculation, c'est un sacerdoce. Pauvres, n'ayant que notre plume pour vivre, nous n'envions pas l'opulence. Nous avons la foi; notre idéal nous suffit. Notre bonheur est dans le travail; — ce plus fidèle des amis. Nous aimons l'art, nous aimons la vérité; nous aimons Dieu; nous aimons les femmes; — ces saintes compagnes de nos douleurs auxquelles la jeune République doit un sérieux appui.

Notre cœur est à tout ce qui est bon; à tout ce qui est beau; à tout ce qui est vrai.

Lecteurs qui ne nous connaissez pas, mais qui pourtant ne nous êtes pas étrangers, car désormais nous sommes tous frères, nous espérons devenir votre ami; et nous vous convions à la sublime communion des âmes. Aimons-nous; soyons chrétiens, et nous organiserons la douce fraternité qui unit les cœurs sur les ruines du cruel individualisme qui les pervertit.

Lecteurs, nous avons besoin de votre concours: nous sommes jeunes et nos ressources sont bornées; venez à nous, sans quoi nous serions étouffés par la hideuse nécessité. Aidez-nous à fonder un organe sincère de vos besoins. Chers concitoyens, nous comprenons notre mission; du jour où nous avons pris la plume, nous nous sommes promis de tout sacrifier à la cause que nous défendons. Dès aujourd'hui, notre temps, nos faibles talents, notre activité, notre vie même ne nous appartiennent plus.

Notre courage n'est pas brutal; — il est calme; ce n'est qu'avec le calme que nous élèverons l'édifice de la démocratie.

La question des ateliers nationaux a occupé la séance de l'Assemblée. M. Cavaignac a annoncé que ces ateliers allaient être fermés. M. le ministre des finances a ensuite proposé des moyens financiers propres à atténuer les inconvénients de cette mesure.

Situation de la Banque de France et de ses succursales, au 29 juin 1848, au soir.

ACTIF.	
Argent monnayé et lingots.....	80,488,347 45
Numéraire dans les succursales.....	72,452,058 02
Effets arriérés à recevoir.....	7,623,638 04
Portefeuille de Paris, dont 27,305,278 fr. 57 c. provenant des succursales.....	444,730,362 63
Portefeuille des succursales, effets sur place.....	445,579,448 76
Avances sur lingots et monnaies.....	40,188,200 »
Avances sur effets publics français.....	38,392,682 90
Avances sur effets publics français dans les succursales.....	3,646,584 »
Avances à l'Etat sur bons du Trésor de la République.....	50,000,000 »
Rentes de la réserve.....	40,000,000 »
Rentes, fonds disponibles.....	41,248,767 56
Placement des nouvelles succursales, en effets publics.....	42,806,744 39
Hôtel et mobilier de la Banque.....	4,000,000 »
Immeubles des succursales.....	2,515,405 »
Intérêt dans le comptoir d'Alger.....	4,000,000 »
Intérêt dans le comptoir national d'escompte.....	200,000 »
Intérêt des succursales dans les comptoirs nationaux des villes.....	238,000 »
Effets en souffrance à la Banque.....	26,644,329 92
Effets en souffrance dans les succursales.....	42,516,803 »
Dépenses d'administration de la Banque.....	»
Dépenses d'administration des succursales.....	24,545 »
Divers.....	4,735,863 94
	608,657,418 64
PASSIF.	
Capital.....	67,900,000 »
Capitaux des nouvelles succursales.....	23,350,000 »
Réserve de la Banque.....	40,000,000 »
Id. des nouvelles succursales.....	2,980,650 44

Réserve immobilière.....	4,000,000 »
Billets au porteur en circulation de la Banque.....	298,736,200 »
Id. id. des succursales.....	76,397,475 »
Id. à ordre.....	423,048 86
Compte courant du Trésor, créateur.....	9,794,372 45
Comptes courants.....	75,733,437 54
Comptes courants dans les succursales.....	21,322,213 »
Récépissés payables à vue.....	4,945,500 »
Récépissés payables à vue dans les succursales.....	314,709 »
Traites des succursales à payer par la Banque.....	4,693,633 99
Traites de la Banque à payer par les succursales.....	4,702,076 »
Dividendes à payer.....	2,884,999 25
Comptoir d'Alger, somme non encore employée en bons du Trésor.....	4,108,388 19
Escomptes, intérêts divers et dépenses précomptées.....	454,060 74
Escomptes, intérêts divers dans les succursales.....	239,483 »
Récompte du dernier semestre.....	422,932 27
Récompte du dernier semestre dans les succursales.....	820,476 »
Divers.....	467,364 48
	608,657,419 64

Certifié conforme aux écritures :
Le gouverneur de la Banque de France, D'ARCOUX.

BULLETIN DE L'EXTÉRIEUR.

Italie.

Il paraît, d'après les nouvelles officielles adressées à Innsbruck, que le feld-maréchal Radetzky a fait désarmer la garde civique et, en général, tous les habitants dans les villes récemment soumise de la province de Venise, attendu que tant que la guerre dure et avec l'esprit douteux qui y règne, on ne pouvait y laisser subsister une force armée à côté de celle des Autrichiens.

On apprend de la même source officielle que la partie ouest de Venise sur la terre ferme, s'étendant de Porto-Grande jusqu'à Fusine, est cernée par le corps de réserve de l'armée autrichienne. Par contre, le général Pepe s'est jeté dans Venise avec six mille hommes de troupes napolitaines.

Suivant un rapport du général Welden, daté de Trévise, 24 courant, concernant le blocus mis devant Venise, plusieurs navires vénitiens ont été fortement endommagés par le feu des batteries des Autrichiens. Le bruit court que les ennemis méditent une attaque contre les défilés des montagnes du Tyrol. On mande cependant de l'Adige que ce bruit est réfuté par la nouvelle de la prochaine conclusion d'un armistice. La reddition de Padoue a entraîné celle de Rovigo.

Par ordre du feld-maréchal Radetzky, les biens de ceux des habitants qui se sont éloignés du territoire vénitien ont été mis sous séquestre.

Nous croyons qu'on ne doit pas complètement ajouter foi aux dépêches du maréchal Radetzky. Les bulletins de ses prétendues victoires nous ont souvent prouvé quel compte on doit tenir de ses assertions officielles.

Allemagne.

FRANCFORT, 30 juin. — Par suite de l'élection d'un vicar de l'empire, à laquelle a procédé aujourd'hui l'Assemblée nationale, la diète a décidé d'adresser la lettre suivante à S. A. I. l'archiduc Jean d'Autriche :

En effet, il était impossible de ne pas être frappé en voyant son ami Georges. C'était un type byronien; il avait une beauté rare, bien que son front pâle semblât marqué d'un sceau fatal. Ce front ombragé de cheveux blonds avait ces rides précoces que cause la pensée. — Le nombre de gens qui ne pensent pas, surtout chez les classes très-riche et très-pauvres de la société, est vraiment innombrable. — Georges avait un cœur loyal et une grande intelligence. Il avait le calme de la force; il était tolérant parce qu'il était vertueux, patient parce qu'il était sage.

Il avait le sentiment de sa valeur morale, de son caractère moral, car il était simplement mis. Il ne déployait aucun faste dans sa toilette.

Il avait reçu une éducation brillante.

Il savait le français, n'étant pas de l'Académie.

Ses traits étaient fins, son front haut, ses yeux mélancoliques. L'expression de son visage était la douceur; toutefois, son regard, souvent triste, s'animait par moments et révélait une énergie implacable. Ses manières élégantes et gracieuses étaient très-simples pour un homme aussi riche. Il possédait quatre cent mille francs de revenu, ce jeune homme loyal, désintéressé et généreux.

Il avait une parfaite distinction.

C'était un homme très-original. Il était *marquis* et ne portait pas son titre. Il se faisait appeler Georges Nantilly tout court. Au milieu de cette société de femmes sans amour et d'hommes d'argent, c'était un personnage mystérieux sur le compte duquel couraient les bruits les plus extraordinaires. Les uns l'appelaient rêveur, les autres poète, quelques-uns philosophe. On disait qu'il était républicain, qu'il avait profité des immortelles traditions laissées par la Convention, qu'il rêvait pour tous les hommes le bonheur dans la sainte égalité, et que pour arriver à faire triompher la fraternité, il était prêt à verser son sang et à sacrifier sa colossale fortune.

Quoi qu'il en soit, sa nature hardie et impétueuse le poussait à prendre part aux agitations de son époque, et il aimait à voir représenter la Muelle de Portici, parce que cette pièce avait pour lui, outre un grand intérêt d'art, un plus grand intérêt politique. S'il fallait en croire les paroles prononcées par Lucien Dumont, la présence de madame de Franderval était aussi pour quelque chose dans l'assiduité de Georges à l'Opéra.

Georges était cependant reçu chez la jolie baronne; mais quand on est épris d'une femme, on recherche toutes les occasions qui se présentent, afin de pouvoir contempler ses traits adorés.

En voyant paraître Georges dans sa loge, plusieurs femmes furent frappées de sa beauté. Mais lui n'avait pas paru faire attention à ce succès. Il était évident qu'il n'était pas venu là pour chercher une

FEUILLETON DE LA PRESSE RÉPUBLICAINE.

La Vierge vendue.

I.

L'affiche annonçait la *Muelle de Portici*, opéra qui n'avait eu que quelques représentations, et dans lequel, pour la troisième fois, devait débiter une jeune cantatrice, qu'on appelait Paquita.

Quand elle parut, un murmure de satisfaction se fit entendre dans l'assemblée.

C'était une jeune fille de dix huit à vingt ans, d'une grande beauté. Elle avait un jeu minime très-remarquable; elle secondait admirablement bien Nourrit, c'est assez dire.

Cependant, durant l'ouverture de la *Muelle*, deux femmes, très-élégamment parées, étaient entrées dans une loge des premières, au côté gauche. Deux jeunes gens placés dans une loge semblable, vis-à-vis vis, les saluèrent, elles répondirent par un signe de tête.

— Voilà ma reine, dit un des jeunes gens, Lucien Dumont, en montrant l'une des deux femmes, madame Marianne de Beaulieu, à son ami.

Madame de Beaulieu était très-jolie: elle avait une peau suave, le teint chaud des ardentes andalouses, le front poli, les yeux expressifs, les sourcils d'un dessin fier.

Son amie, madame la baronne Palmyre de Franderval, avait plus d'éclat encore. Son oeil, de ce noir bleu, propre à certains oiseaux, respirait la volupté; il avait un irrésistible pouvoir de fascination. Cette fascination était douce et pénible à la fois. C'était tantôt une chaleur attendrissante, tantôt la flamme d'une impérieuse volonté. Son nez était fin, mince, ses narines nerveuses, sa bouche petite, ses lèvres étroites et un peu pâles: quoique ses os maxillaires fussent légèrement comprimés, son menton offrait un gracieux contour. — Ses mains étaient fort belles, elles trahissaient l'oisiveté; son bras était délicat et bien dessiné.

La baronne accusait vingt-six ans, — ce qui veut généralement dire trente quatre.

— Madame de Franderval est la reine à toi, Georges, continua Lucien Dumont.

Ces deux jeunes gens, vêtus l'un et l'autre avec recherche, offraient un certain contraste, et comme physique, et comme caractère, quoique leur âge fût le même, — vingt-cinq ans.

Lucien Dumont était l'un des hommes les plus ridicules de Paris, — où cependant cette variété de l'espèce humaine ne manque pas. Il aimait passionnément les fleurs. C'est une affection poétique et même naïve que partagent les amoureux — et les parfumeurs. Il connaissait le langage des fleurs, depuis l'absinthe jusqu'à la violette blanche, autrement dit depuis l'amertume jusqu'à la candeur.

Cette manie ne parut pas, jadis, devoir être dédaignée. On s'en servit comme d'un gracieux moyen de correspondance, — moyen sûr en même temps, qui échappait aux importuns, aux duègnes et aux tuteurs. — De nos jours, les amants semblent avoir d'autres ressources.

Lucien Dumont avait la prétention de ressusciter le procédé. Cet intrepide amant de Flore portait toujours une fleur à sa boutonnière, tantôt une amaranthe, — quand il voulait montrer à la femme courtisée que le culte qu'il lui avait voué serait immortel; tantôt une amaryllis, — quand il voulait lui reprocher d'être coquette; une citronnelle, — pour montrer la douleur de son âme; une fougère, — pour exprimer sa sincérité; un lierre, — pour protester de sa constance; une renoncule, — pour révéler son impatience; une angélique, — quand il tenait à rendre publique l'extase de son âme, etc., etc.

Au reste, pour rendre sa conversation et son langage intelligibles à celles de nos lectrices qui ignorent le doux langage des fleurs, nous avons fait imprimer, à la fin de cet ouvrage, le petit dictionnaire de fleurs rédigé par ce personnage.

Mlle Finette, la petite marchande de fleurs, passage de l'Opéra, connaissait Dumont comme la meilleure de ses pratiques; — quant il entrait dans sa boutique, il était reçu avec toutes sortes d'égards.

Dans la société que voyait Lucien, on connaissait ce travers; on tolérât ce ridicule, d'abord parce qu'il était très-innocent, ensuite parce qu'on s'en amusait. Plusieurs femmes du monde se moquaient de lui, répondaient à ses bouquets par des lettres, dans lesquelles le langage des fleurs était répété à celui des fleurs offertes. Quelques-unes se firent copier par lui le dictionnaire qu'on trouvera plus loin; il y en eut qui finirent par lui envoyer un myrte, — ce qui veut dire amour; une marguerite double, ce qui veut dire: je partage vos sentiments; — du mouron, pour lui dire qu'on était prêt à lui accorder un doux tête-à-tête.

Parmi ces dames, se trouvait Mme Marianne de Beaulieu, — coquette habile, qui savait attirer les cœurs par un attrayant manège; s'agrippait et s'apaisait tour à tour; tour à tour cherchant les adorateurs et les fuir.

Ceci explique les paroles de Lucien Dumont. Pour en finir avec son portrait, disons qu'au physique il était assez bien; rien de plus, rien de moins. Mais ce qui, surtout, eût pu le faire paraître vulgaire, c'était la compagnie dans laquelle il se trouvait en ce moment.

« Sérénissime archiduc,
» V. A. I. vient d'être élue solennellement par l'Assemblée nationale allemande vicair de l'empire d'Allemagne, notre grande patrie.

» La diète germanique partage avec toute la nation le respect pour V. A. I. et les généreux sentiments patriotiques qui se rattachent à ce grand événement, ainsi que la ferme confiance que ce choix sera une source de prospérité et la meilleure garantie pour l'unité, la force, l'honneur et la liberté de toute notre patrie. Elle s'empresse d'exprimer à V. A. I. cette conviction et ces sentiments à titre de félicitations.

» Les plénipotentiaires des gouvernements allemands réunis à la Diète, éprouvent une satisfaction toute particulière de pouvoir donner à V. A. I. l'assurance que, déjà avant la clôture de la discussion sur l'établissement d'un pouvoir central provisoire, ils avaient été autorisés par leurs gouvernements à se déclarer pour l'élection de V. A. I. à d'aussi hautes fonctions.

» Dans cette époque aussi mémorable que grave, la diète germanique désire ardemment que V. A. I. réponde le plus tôt possible à la confiance qui lui est témoignée de toute part en acceptant la haute dignité à laquelle elle a été appelée, et qu'elle nous confirme dans l'espoir que la Providence va ouvrir pour la grande nation allemande une nouvelle ère de salut et de grandeur.

» La Diète germanique,
» et en son nom :

» Le président CHEVALIER DU SCHMERLING.

» Francfort 29 juin 1848. »

Suisse.

ZURICH. — La députation à la Diète a pour instruction de ne pas garantir la constitution de Lucerne parce qu'elle contient des dispositions qui privent des droits de citoyens ceux qui appartiennent à la religion protestante. M. Denzler a été nommé par le conseil exécutif colonel au service cantonal.

— Le village de Gfoll, commune de Sternenberg, a été entièrement dévoré par les flammes le 23 juin.

NOUVELLES DES DÉPARTEMENTS.

On nous écrit d'Authenil près Gaillon (Eure) :

« C'était vraiment un spectacle attendrissant, à côté des désastres inouïs qui accablaient la capitale, de voir, le 26 juin au matin, tous les habitants des campagnes, notamment de la vallée d'Eure (canton de Gaillon), à la nouvelle que Paris allait manquer de pain, vider leurs ruches et courir à toutes jambes, chargés de pains, les uns empruntant chez leurs voisins, les autres courant porter le seul morceau qui leur restait pour leur déjeuner, d'autres étaient désolés de n'en pouvoir trouver. Enfin, en un quart d'heure les voitures étaient remplies et partaient au galop avec escorte le porter au chemin de fer. Quelques heures après, tous les fours étaient allumés, et tout le monde était en mesure de compléter un nouvel envoi.

» Le 28 au soir ce n'était pas moins digne de remarque. Lorsque les alarmistes, venus par le chemin de fer, firent répandre le bruit dans nos campagnes que des insurgés étaient à peu de distance, en un clin d'œil tout était sur pied, jeunes, vieux, riches, pauvres, femmes, enfants, tous étaient armés et prêts à tout sacrifier pour anéantir les ennemis de la République et de la société. »

— Le Réveil du Midi annonce qu'il y aurait eu une certaine agitation à Toulouse dans la nuit du 28 au 29 juin. L'Emancipation du 30 ne parle pas de ces prétendus troubles.

— Il est question d'organiser à Bar une société fraternelle de secours pour les travailleurs, dont le but serait de procurer des soulagements aux ouvriers honnêtes, tombés dans le besoin par le manque de travail ou par l'effet des maladies.

Nous applaudirons toujours de tout notre cœur aux efforts qui seront tentés pour constituer des sociétés de ce genre, et nous engageons les bons citoyens à se concerter pour réaliser cette œuvre. (Journal de la Meuse).

douce aventure.

Et pourtant il eut pendant tout le premier acte de la Muette le binclo braqué sur la jeune débutante. — Elle est très jolie, lui dit Lucien Dumont. Elle a le teint d'une bonne rondure, comme disait Clement Marot. — Pauvre enfant! soupira Georges, il y a dans son jeu un naturel qui fait mal. Cette femme a dû souffrir, mon ami. — Je n'en sais rien, mon cher; mais ce que je sais parfaitement, c'est que tu as bien tort de la regarder autant.... On dit que les regards sont les billets doux des yeux.... Tu fais peut-être une déclaration à cette petite actrice avec les tiens, mais madame de Franderval ne t'en adresse pas autant. Si ses yeux étaient des pistolets, il y a plus d'un quart d'heure que tu serais mort, mon pauvre Georges.

— Je le fais exprès, mon ami.

— Si tu as l'intention d'exciter son dépit, c'est différent. A merveille! tu réussis au delà de toute expression. Décidément je vois que tu trouves la Muette de ton goût.

— Je ne sais, mais je plains cette enfant....

— Il n'y a pas de quoi. Si elle réussit ce soir, elle signera demain un magnifique engagement.

— Je crois qu'on témoigne plus d'admiration pour les pirouettes d'une danseuse ou les roulades d'une cantatrice que pour les œuvres de génie. Mais tu n'as pas compris ma pensée, ou je me suis mal exprimé. J'ai voulu dire que je me sens attiré vers cette jeune fille par je ne sais quel intérêt....

— Farceur!

— Qui a quelque chose de paternel....

— Ce qu'il y a de paternel entre elle et toi, c'est que tu voudrais la rendre mère, fit Lucien Dumont, avec le gros rire des gens bêtes qui viennent de faire de l'esprit.

— Tu as quelquefois des idées bien grossières, répondit doucement Georges, avec le tendre accent de reproche d'un frère aîné.

— Et toi tu es un puritain.

Georges sourit avec une indulgente pitié.

— Et puis tu es toujours triste, reprit Lucien.

— C'est vrai. Que veux-tu, ce n'est pas ma faute. Tout me fatigue et m'ennuie; le bonheur me pèse. Je suis incertain, malheureux, tourmenté.... et très-souvent fâché d'être riche.

— Tu es un original. Je crois, ma parole d'honneur, que tu as le spleen, quoique tu ne sois pas Anglais.

— J'ai un malaise général....

— Il faut le distraire.

— J'essaye.

— Pas assez, que diable! Je ne sais pas comment tu fais, moi, je ne m'ennuie jamais.

ASSEMBLÉE NATIONALE.

Séance du 3 juillet.

PRÉSIDENCE DE M. MARIE.

La séance est ouverte à deux heures quarante minutes.

Le procès-verbal est lu et adopté.

Un grand nombre de membres déposent des adresses et des pétitions sur le bureau du président.

M. LE PRÉSIDENT. — Le président a reçu du citoyen Barrot, président de la commission d'enquête, une lettre ainsi conçue :

« M. le président,

» La commission d'enquête instituée par décret du 29 juin dernier, poursuit sans relâche ses travaux. Elle tient deux séances de quatre à cinq heures par jour.

» Il est donc impossible à ses membres de prendre part aux travaux de l'Assemblée. »

Je crois donc qu'il y a pour eux nécessité d'en être dispensés momentanément, et je vous demande d'être à cet effet leur organe auprès de l'Assemblée. (Marques d'assentiment.)

M. Quinette demande un congé pour se rendre en Belgique où il est chargé d'une mission extraordinaire. — Accordé.

MM. Fournier et de Grandville demandent aussi un congé de trois jours pour accompagner à Nantes les restes mortels du général Bréa.

M. Besnard dépose, au nom du comité de l'intérieur, un rapport sur le projet de décret relatif à un crédit extraordinaire demandé pour les bureaux de bienfaisance. Ce comité conclut à l'adoption du projet.

La parole est au général Cavaignac, président du conseil des ministres. (Mouvement d'attention.) — Un grand nombre de représentants rentrent en ce moment dans la salle. L'Assemblée est très nombreuse.

M. CAVAIGNAC. — Citoyens représentants, la question des ateliers nationaux était à l'ordre du jour de vendredi dernier. Sur ma demande, l'Assemblée a bien voulu renvoyer cette discussion à aujourd'hui, et en même temps j'ai pris l'engagement de vous donner des renseignements plus complets sur la situation des ateliers. Je viens remplir aujourd'hui cet engagement. Je ferai connaître à l'Assemblée toute la vérité, et, comme toujours, je m'exprimerai ici avec une entière franchise. (Ecoutez! écoutez!)

L'organisation des ateliers nationaux était, au 23 juin, une organisation formidable. La création de ces ateliers avait été une mesure bonne dans son principe, mais par la suite elle était devenue, je dois le dire, formidable et dangereuse pour la liberté.

Cette situation était reconnue avant mon arrivée au pouvoir. J'ai été témoin des efforts faits pour arriver à la dissolution des ateliers. C'est un devoir pour moi de rendre justice à ces efforts. Je ne puis entrer dans aucun détail, mais je dois dire que l'organisation des ateliers avait déjà pris un tel développement que les mesures prises pour arrêter le mal devaient être insuffisantes. Le bien qu'on cherchait à faire allait moins vite que le mal qui se développait au sein des ateliers et qui s'y introduisait du dehors.

En présence même des efforts pour arriver à la dissolution pacifique des ateliers, se sont produits les projets hostiles à la République et à la liberté du pays; et c'est précisément parce que ces efforts étaient sérieux qu'une partie des ouvriers des ateliers nationaux s'est laissée entraîner dans la lutte qui nous a tous si péniblement affectés.

Je ne sais pas si mes paroles répondent aux opinions préconçues d'une partie de cette Assemblée; mais ce que je dis ici est l'exposé sincère de ma pensée. (Parlez! parlez!)

Il importe de se bien rendre compte de la part que les ateliers nationaux ont prise dans la lutte, et pour cela il faut bien apprécier d'abord le nombre des personnes qui se sont associées à l'insurrection. J'ai rencontré à cet égard des opinions très-diverses; mais personne ne porte le nombre des combattants à plus de 50 mille. Or l'effectif des ateliers nationaux était au 23 juin de 405 à 406 mille ouvriers.

Il est incontestable, en outre, et les arrestations opérées en font foi, qu'un grand nombre d'insurgés n'appartenaient pas aux ateliers nationaux. Il est donc arithmétiquement démontré que la minorité des ateliers nationaux a pris part à la lutte. La grande majorité, c'est là un fait constant, y est restée étrangère.

Quoi qu'il en soit, l'organisation des ateliers nationaux était tellement formidable, elle faisait courir de tels dangers à la liberté, à la République, qu'il n'y avait pas à hésiter.

Quelques personnes avaient conseillé de faire cesser immédiatement le paiement aux ateliers nationaux. Je n'ai pas cru devoir tenir compte de ces conseils.

Supprimer immédiatement le paiement, c'eût été vouloir augmenter les efforts de l'insurrection. (Approbation.)

Je n'ai donc pas hésité à maintenir le traitement des ateliers nationaux; dans les premiers jours, la tâche a été difficile, mais dans les jours suivants, grâce au zèle de MM. les maires, toute difficulté s'est peu à peu apaisée.

J'ai l'honneur d'annoncer aujourd'hui à l'Assemblée que les ateliers nationaux sont dissous et que toute organisation de cette nature a cessé d'exister. (Approbation.)

Il reste encore des hommes sans travail qui ont besoin d'être secourus. Mais, je le répète, il n'existe plus aucune organisation.

L'état-major des ateliers nationaux, c'est-à-dire les brigadiers, conducteurs et autres sont assimilés aux autres ouvriers et reçoivent les mêmes secours que ces ouvriers, s'ils en sont dignes par leur bonne conduite. (Très bien! très bien!)

L'Assemblée doit comprendre, lorsque je lui annonce la dissolution des ateliers nationaux, que la continuation des secours aux ouvriers sans travail, dans les limites que je viens d'indiquer, d'être emmené série de mesures propres à faire cesser cet état de choses et à faire rentrer dans les voies ordinaires des hommes qui ne demandent qu'à travailler.

Le premier travail des hommes qui se sont occupés de cette importante question a été de se livrer à l'étude des mesures qui nous seront présentées par M. le ministre des finances. Ces mesures sont de deux espèces. La première est de rassurer sur la fidélité de l'Etat à remplir ses engagements (très bien; très bien); la seconde est d'encourager le crédit et le travail. (Très bien! très bien!)

Nous avons également à rassurer ceux qui possèdent (approbation) et à encourager ceux qui ne possèdent pas mais qui veulent travailler. (Vive adhésion.)

Je laisse au ministre des finances à exposer la série des principales mesures qui vous seront proposées, mais je m'empresse de vous signaler tout de suite celle qui a pour but d'allouer un crédit à la société qu'on appelle la Société du bâtiment. Les demandes qui ont été faites par cette société se sont toujours fait remarquer par leur justice et leur modération. (Oui! oui!)

Quand l'Assemblée aura examiné ces mesures, si elle juge à propos de les approuver, je ne doute pas que les autres corps d'état ne s'empressent de suivre l'exemple de la Société du bâtiment. Voilà, Messieurs, ce que j'avais à vous dire, j'espère qu'avec votre appui nous pourrions braver les difficultés de la situation. (Oui! oui. Approbation générale.)

Après ce discours, une certaine agitation se manifeste dans l'Assemblée.

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est au citoyen ministre des finances.

M. GOUCHAUX. — La République a pris l'engagement formel et sacré d'acquiescer toutes les dettes de la monarchie; les difficultés du moment n'ont pas permis à nos prédécesseurs de tenir encore cet engagement. Le moment est venu de remplir cette promesse. Nous vous proposons en conséquence :

1° Le remboursement immédiat des livrets de caisse d'épargne en numéraire pour les dépôts inférieurs à 70 fr., et en rentes 5 p. 100 au cours de 70 pour tous les dépôts plus considérables;

2° Le remboursement des bons du Trésor créés avant le 24 février, en rentes 3 p. 100 au cours de 48.

Mon prédécesseur, dans l'exposé financier qu'il a soumis à l'Assemblée, a fait connaître les ressources extraordinaires sur lesquelles il croyait pouvoir compter.

En première ligne figurait un emprunt de 150 millions fait sur garantie à l'Etat par la Banque de France. Nous donnons toute notre adhésion au traité conclu le 30 juin dernier entre le ministre des finances et la Banque de France, et nous vous proposerons de le sanctionner.

Mon prédécesseur espérait en outre une somme de 100 millions provenant de rentes nouvelles délivrées aux acheteurs des provinces. Nous avons cru devoir renoncer, pour le moment, à ce moyen.

Une somme de 25 millions figurait ensuite comme provenant d'échanges d'immeubles entre l'Etat et les hospices; nous maintenons cette disposition.

Mon prédécesseur espérait du produit des coupes extraordinaires une somme de 25 millions et une autre de 400 millions résultant de ventes de bois. Ce sont là des ressources pour l'avenir, mais il est impossible de fixer l'époque de leur réalisation.

Nous poursuivons avec zèle le recouvrement des créances en souffrance; mais cette opération rencontrera nécessairement de sérieuses difficultés.

Mon prédécesseur faisait enfin entrer en ligne de compte une somme de 75 millions, provenant du rachat des chemins de fer.

Cette ressource n'en serait une en aucun cas pour 1848, et ne pourrait se produire qu'en 1849. Ces 45 millions, qu'on présentait comme existant dans les caisses des compagnies, ne s'y trouvaient pas.

L'Etat, d'ailleurs, en s'emparant des chemins de fer, aurait à pourvoir à des dépenses que l'on n'avait pas fait entrer en ligne de compte.

J'ajoute que la masse de rentes que l'opération du rachat jetterait sur la place, amènerait une dépréciation nécessaire dans les cours; nous nous sommes donc déterminés à retirer le projet de reprise des chemins de fer.

Mais en même temps, nous proclamons bien haut le droit d'expropriation que l'Etat peut exercer à toute époque par des motifs d'intérêt public.

Nos ressources extraordinaires se réduisent donc à l'emprunt de 250 millions négocié avec la Banque, et aux sommes qui peuvent résulter de l'échange d'immeubles entre l'Etat et les hospices.

— Tu es bien heureux. C'est que tu n'y penses pas.

— C'est vrai, je ne pense guères.

— L'homme n'est heureux que par ses désirs. Il lui faut un mobile d'activité. Celui là qui posséderait tous les éléments du bonheur et qui n'aurait plus rien à souhaiter, serait le plus malheureux des êtres. Je m'efforce de désirer Palmyre....

— Cette chère baronne!... A propos.... je n'y pensais plus.... Il faut, au prochain entr'acte, que je lui envoie un bouquet par Finette.... de ta part.

— Non pas.... tu me désobligeras!

— Te voilà bien avec tes préjugés! En vain ai-je mis de force dans tes poches mon dictionnaire de fleurs, que je n'ai jamais pu t'inculquer....

— Ton défaut, fit Georges en riant. Par complaisance, j'ai consenti à mettre quelquefois une fleur à ma boutonnière.

— Vois la mienne, interrompit Lucien, en montrant son habit, tu vois cette hortensia? madame de Beaulieu l'a comprise et on est contente. Je vais lui envoyer un bouquet tout-à-l'heure....

— Comme tu voudras; tu es parfaitement le maître d'adresser à madame de Beaulieu tout ce que tu jugeras convenable.

— Faisons mieux: nous ne pouvons nous dispenser d'aller saluer ces dames.... Eh bien, portons-leur chacun un bouquet.

— Mon cher, je m'insurge contre cette présentation, je me révolte contre tes exégèses....

— Comment, tu refuses de porter un bouquet à une femme avec laquelle tu te marieras un jour, sans doute?

— J'aurais l'air bête....

— Merci, moi qui ne fais que cela!

— Mais tu es connu pour cette spécialité.

— Pour avoir l'air bête? demanda Lucien en riant et en élevant les mains tragiquement.

— Non, pour donner des fleurs aux dames.... Tu devrais, sur tes gestes et sur tes bouquets, faire de notables économies....

— Je m'en garderais bien!

— En attendant, n'envoie rien pour moi.... d'ailleurs, je ne veux pas aller présenter mes respects à madame de Franderval ce soir....

— Pourquoi donc?

— Je veux rendre son dépit tout-à-fait amère, puisque tu tiens à le savoir.

— Je vais chez Finette avant que le rideau ne se lève.

— Vas chez Finette, mais surtout ne fais rien de ma part.

Lucien Dumont sortit du théâtre et gagna le passage de l'Opéra. Il entra dans la boutique de la belle fleuriste et la pria de lui faire deux bouquets.

Le premier, qu'il se proposait d'offrir à Mme de Franderval, était composé comme suit : amaranthe, bleuet, églantine, géranium musqué, giroflée blanche, iris, pensée, laurier-rose, lys, menyanthe, violette et rose à cent feuilles.

Le second, destiné à Mme de Beaulieu, était composé de : rose des quatre-saisons, rose à cent feuilles, myosotis, renoncule, œillet-rose, œillet de poète, aubépine, citronnier, fougère, genêt, géranium rosé, germandrée, giroflée jaune, gui, jasmin, myrte, oranger, perce-neige et tubéreuse.

Quand les deux bouquets furent faits, Lucien dit à Finette de les porter à ces dames, dans leur loge, en faisant son tour habituel; et, comme elle les connaissait l'une et l'autre, il eut soin de lui donner des instructions, afin qu'elle ne se trompât pas. Cela fait, il la pria de lui composer deux couronnes, l'une d'absinthe, basilic, citronnelle, datura, épines noires, érable, fougère, gladiolus, jacinthe, muguet et scabieuse.

L'autre couronne était composée d'amarante, angélique, coquelicot, églantine, giroflée jaune, hépatique, iris, laurier-rose, lys, myosotis, oranger, pensée, pervenche, peuplier noir, pyramide bleue, reine-marguerite, réséda, rose et verveine.

Quand George Nautilly vit son ami revenir dans sa loge avec ces deux énormes couronnes, qu'il posa sur un tabouret, il ne put s'empêcher de rire.

— La manie des fleurs te tourne la tête, mon pauvre ami, lui dit-il; que veux-tu faire de ces deux couronnes?

— Celle-ci, répondit Lucien en montrant la dernière, est composée de telle sorte que, si elle a la moindre éducation sociale, Paquita comprendra qu'elle a eu un grand succès. Ces fleurs sont des compliments.

— Pauvre garçon!

— Celle-ci, continua Lucien sans se déconcerter, sont des signes de deuil. Cette couronne veut dire qu'elle a fait un fiasco complet.

— C'est une manière délicate de siffler.

— J'attends donc. Si elle réussit, elle aura la couronne que voilà; si elle tombe, elle aura l'autre.

Le rideau se releva.

— Nos dames ont les bouquets que je viens de leur envoyer, dit Lucien à l'oreille de Georges, avec un air triomphateur.

Effectivement, Finette venait de s'acquitter de la commission. A l'arrangement et au choix des fleurs, les deux amies avaient compris qu'elles venaient de Lucien.

— Et lui, soupira la baronne de Franderval en regardant Georges; pas même une fleur!

VARIÉTÉS.

Du rachat des Chemins de fer par l'Etat.

Dès l'instant où une ère nouvelle s'est ouverte aux destinées de la France, où de toute part s'est élevé un concert de voix unanimes pour demander une organisation sociale en rapport avec les besoins de la société démocratique, la question du rachat des chemins de fer par l'Etat n'a pas été la dernière à germer dans les esprits.

Les hommes les plus éminents, les intelligences les plus éclairées, se sont demandés si le moyen le plus puissant de répandre partout la lumière, de réaliser pour tous les points du globe, la devise éclatante que notre jeune République a proclamée à la face des mondes, liberté, égalité, fraternité, devait rester dans les mains de l'industrie privée, pour être réduite à l'état de machine à prime et à dividende.

Chaque jour a vu surgir quelque idée nouvelle, quelque ingénieuse combinaison pour arriver, sans secousse, à la réalisation de ce fait, la concentration entre les mains du gouvernement de toutes les voies de communication.

Pour nous, échos au radieux soleil de notre révolution, nous n'hésitons pas à venir apporter aussi notre pierre à cet édifice dont les fondements sont à peine posés, et qui a besoin du concours de tous, du faible comme du fort, du novice comme de l'habile, pour sortir de terre aux acclamations de tous les bons esprits.

Et d'abord, sans nous mettre à la remorque d'aucune idée antérieure, ne puisant qu'en nous-mêmes notre conviction, nous disons hautement :

Où, la concentration entre les mains de l'Etat des voies de communication est une chose indispensable et d'un haut intérêt public. Car c'est une conviction que nous avons depuis trop longtemps, pour que les difficultés de réalisation qui se présentent en foule nous fassent reculer d'un instant à la proclamer à notre tour.

Nous savons parfaitement que cette idée a rencontré bien des opposants, bien des détracteurs. Les uns n'y ont vu qu'une lourde charge imposée aux finances de l'Etat, d'autres qu'un moyen de battre monnaie dans le présent, sans s'inquiéter de l'avenir. On a dit que c'était bouleverser le sort des actionnaires engagés dans les entreprises de chemins de fer, ruiner l'esprit d'association, qui commence à se faire jour dans notre pays. — Les journaux d'une haute influence se sont rangés de leur parti : on ne doit donc pas les dédaigner, mais combattre leurs tendances et chercher à les ramener vers des idées qui nous semblent les seules vraies dans l'intérêt de tous.

Eh bien, nous le demandons à ceux qui soutiennent cette opinion, si nous venions leur annoncer que l'Etat va aliéner les routes, les canaux, les chemins vicinaux même, pour les livrer à l'industrie particulière, quelle ne serait pas leur indignation ? Un semblable projet ne serait-il pas accueilli dans toute la France par un cri unanime de réprobation.

Et cependant on a vu sans émotion l'Etat abandonner ses droits sur le moyen de circulation le plus parfait de notre époque, sur les voies qui ont pris d'un seul coup la place des routes ordinaires. Serait-ce donc parce que les yeux, en voyant passer avec la rapidité de la foudre ces puissantes machines, entraînant avec elles des populations entières, ont été saisis d'un vertige qui n'a pas permis à l'esprit étonné d'un progrès si rapide de comprendre les conséquences d'une invention qui bouleversait toutes les idées sur les conditions des transports des personnes et des choses.

Disons donc d'abord quelques mots sur les circonstances qui ont déterminé l'abandon de la construction et de l'exploitation des chemins de fer par l'Etat. Ils ne seront pas inutiles comme enseignement pour le présent, et avertissement pour l'avenir.

Lorsque les premiers essais de chemins de fer furent tentés en France, d'abord par quelques exploitations particulières, de houille, puis à Saint-Etienne et à Roanne, les moyens de construction et d'exploitation étaient tellement dans l'enfance et promettaient si peu, qu'on ne les regarda pas comme assez sérieux pour les prendre en grande considération, et le gouvernement d'alors, dans son apathique insouciance pour tout ce qui intéressait les progrès de la civilisation, ne jugea pas à propos de se mettre à la tête du mouvement industriel qui s'accom-

Quant au projet sur les assurances, il repose sur des principes de mutualité et de fraternité trop conformes aux sentiments de notre époque pour que ce ne soit pas avec un profond regret que nous le retirons, mais nous avons cru devoir faire de la question une étude plus approfondie, afin d'arriver à une meilleure conciliation de tous les intérêts.

M. Goudchaux donne lecture de cinq projets de décrets ayant pour objet :

1° L'emprunt de 450 millions, conclu entre l'Etat et la Banque de France;

2° Le remboursement des livrets de caisses d'épargne;

3° Le remboursement des bons du Trésor créés avant le 24 février;

4° Les modifications au droit d'enregistrement sur les donations et successions;

5° Un secours de 5 millions accordé aux entrepreneurs de bâtiments.

PLUSIEURS VOIX. — Le renvoi dans les bureaux.

M. LE MINISTRE DES FINANCES. — Je demande que l'Assemblée veuille bien déclarer l'urgence pour le projet relatif à la Banque de France, et pour celui relatif aux entrepreneurs.

M. ROUDOT. — Je demande le renvoi au dernier décret dans les bureaux.

M. LE GÉNÉRAL CAVAIGNAC. — Je demande l'urgence au moins pour le dernier décret, dès que vous aurez voté ce qui concerne les entrepreneurs. Je ne doute pas que les autres industries ne se présentent pour profiter des mêmes facilités. (Oui, oui.)

M. CHARLES DUPIN. — Le comité des finances a proposé d'accorder 5 millions aux entrepreneurs; je demande que le dernier décret lui soit renvoyé.

L'Assemblée déclare l'urgence pour le projet relatif à la Banque de France et pour celui relatif aux entrepreneurs.

M. Duclercq demande que les deux projets concernant les caisses d'épargne et les bons du Trésor soient renvoyés au comité des finances.

M. Goudchaux demande l'urgence.

Le projet relatif aux bons du Trésor est renvoyé au comité des finances, ainsi que le projet relatif aux caisses d'épargne.

M. DUCLERCQ. — Je n'ai rien à dire au sujet des projets qui viennent d'être présentés; je les discuterai plus tard.

Je demande seulement la permission de dire un mot sur le retrait de l'ordre du jour du projet relatif au rachat des chemins de fer. M. le ministre des finances est au moins aussi engagé que moi sur cette question; la majorité du cabinet l'est tout autant; en deux mots, abandonne-t-on oui ou non le principe du rachat?

M. CAVAIGNAC. — Nous proposons, pour le remboursement des caisses d'épargne et des bons du Trésor, un projet différent de ceux qui avaient été présentés par le précédent cabinet; c'est le résultat d'une délibération du cabinet. Quant aux chemins de fer, le principe est complètement réservé.

M. Jules Lasteyrie présente le rapport de la commission chargée de régler ce qui concerne les obsèques des victimes des derniers événements. Il propose le projet de décret suivant qui est immédiatement adopté par l'Assemblée.

Art. 1^{er}. « Une cérémonie funèbre sera célébrée à Paris, le 6 juillet, en l'honneur des citoyens morts pour la défense de la République, dans les journées des 23, 24, 25 et 26 juin dernier. »

» L'Assemblée nationale et tous les corps constitués y assisteront; des services funèbres auront lieu en l'honneur des victimes, dans toutes les communes de France.

Art. 2. « Un crédit de 458,000 fr. est ouvert au ministre de l'intérieur, pour subvenir aux frais de ces funérailles, à ceux des inhumations de famille, et aux obsèques de M. l'archevêque de Paris. »

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du projet de décret relatif aux élections municipales.

La séance est levée à six heures.

FAITS DIVERS.

Hier, vers trois heures de l'après-midi, dans la rue du Four Saint-Germain, un coup de pistolet a été tiré sur un officier de la garde mobile. Heureusement il n'a pas été atteint. D'après la direction du coup, un soldat a cru pouvoir affirmer qu'il était parti d'une fenêtre voisine.

Aussitôt la maison a été explorée et fouillée avec le plus grand soin. On n'a pu trouver ni l'arme ni le coupable. Mais pendant cette opération on remarqua un homme qui déplorait cet attentat avec des exclamations exagérées, et l'on s'aperçut qu'il cachait quelque chose sous sa blouse. On l'arrêta, et on le trouva muni d'un pistolet encore chaud; il a été conduit à la préfecture de police.

Pendant le désarmement qui s'est opéré dans le faubourg Saint-Antoine, il y a quatre jours, nous avons été témoin d'un fait qui mérite d'être connu.

La débutante venait d'entrer de nouveau en scène. Georges, après l'avoir contemplée, regarda la baronne, comme pour les comparer l'une à l'autre.

La baronne de Franderval était jolie; Paquitta était belle. On regardait celle-là avec plaisir, celle-ci avec admiration : la première était faite pour exciter les sens, la seconde pour enchaîner l'âme. La débutante avait une gravité juvénile. Aussi tous ces corrompus, tous ces corrupteurs, hommes politiques, dandys, banquiers, journalistes, avaient les yeux fixés sur la jeune débutante. Quelques-uns rêvaient déjà avec elle des plaisirs effrénés; — tous supposaient qu'elle était à vendre, car ils avaient l'expérience des dépravations de la vie de Paris.

— Vois donc comme le journaliste Dreus-Jolin regarde Paquitta, dit Lucien à Georges.

— C'est pour faire un feuilleton de théâtre.

— Et de Merville?

— C'est pour trouver Juliette plus jolie.

— Et Gaston? et le docteur à la mode, monsieur Panisset? et ces députés de l'opposition constitutionnelle, là-bas, les MM. Levaux?.....

et le général de Bagnoles, l'oncle de madame de Franderval, qui vient d'entrer dans la loge de ces dames?...

En effet, un vieillard encore vert et très-décoré venait de s'asseoir derrière les deux femmes dont nous avons déjà parlé.

Le général de Bagnoles était l'oncle de madame de Franderval, veuve depuis plusieurs mois, et lui servait de père, de tuteur, — de paravent, — disaient quelques dandys.

Georges, prétendant à la main de la jolie veuve, ne pouvait se dispenser de saluer un pareil personnage; c'est ce qu'il fit. Le général de Bagnoles lui rendit son salut avec la grâce d'un vieux courtisan, — après quoi il se remit à regarder Paquitta.

— Lucien, dit tout-à-coup Georges à son ami, occupe-toi de m'acheter cette femme; j'ai entendu dire à Dreus-Jolin, l'autre jour, en parlant de ses débuts, qu'elle était à vendre; il me la faut!

— Tu l'auras.

— Comme ça ils ne l'auront pas, eux, murmura Nantilly, en jetant un regard de mépris et presque de haine sur les beaux de l'assemblée.

— Cependant à quel prix faudra-t-il s'arrêter?

— A aucun. Il me faut cette femme!

— C'est bien.

— A l'entracte occupe-toi de cela avec Dreus-Jolin... sans me nommer... quoique cela me soit égal, après tout... Je ne tiens pas à l'opinion de ces misérables!...

Ce dernier membre de phrase avait été prononcé à voix basse.

Au même instant, la loge s'ouvrit, et un élégant dandy, homme

Un grand nombre de citoyens de la rue du Faubourg-Saint-Antoine se sont empressés de rendre leurs armes. L'un d'eux, chef d'atelier, est allé chercher son fusil dans une cachette derrière son lit, et en le donnant aux gardes nationaux, il leur a dit : « Je suis bien fâché, Messieurs, de n'avoir pu m'en servir contre les ennemis de l'ordre; mais j'espère bien que le Gouvernement me le rendra bientôt, et qu'il ne confiera plus d'armes à des gens que nous rougissons d'avoir parmi nous. La presque totalité des braves gens de mon quartier étaient prisonniers chez eux dès le premier jour, et c'est pour soustraire mon fusil à la recherche des insurgés que je l'ai mis dans cette cachette. »

D'autres ouvriers ont confirmé ces paroles, en faisant observer qu'ils avaient été tenus prisonniers par les barricades élevées de distance en distance, et que leurs demeures avaient été constamment surveillées par les insurgés, qui connaissaient leurs opinions et leur attachement à l'ordre. (Moniteur.)

— Avant-hier soir, sur les réquisitions de M. le procureur général, la police a fait des perquisitions au troisième étage d'une maison de la rue Poulainerie, et y a saisi une fabrique de poudre clandestine.

Le nommé Latoul, ouvrier horloger, en garni, chez lequel se faisaient ces préparatifs, a été mis en état d'arrestation.

On a saisi chez lui des armes, de la poudre fabriquée, et tous les ustensiles nécessaires pour cette fabrication.

— Les troupes arrivées depuis ces derniers jours à Paris, et qui campaient sur les places et les boulevards, ont reçu au ministère de la guerre des bons d'objets de campement. Il est probable que jusqu'à la formation projetée des camps aux environs de la capitale, ces troupes s'établiront d'une façon un peu plus confortable dans les jardins et les cours des monuments publics.

— Le 15^e régiment de ligne, qui était en garnison à Montmédy, est arrivé à Paris. Il a dû la rapidité de cette marche à l'empressement des populations qu'il rencontrait sur son passage, et qui ont mis à la disposition de ses chefs tous les moyens de transport qui étaient en leur possession.

— Hier au soir, un garde national, en déchargeant imprudemment son fusil par la croisée d'une maison de la rue de la Victoire, a mis tout le quartier en émoi. En un instant, les postes avoisinants ont été sur pied, et le calme n'est revenu que lorsque la véritable cause de cet incident a été connue. On ne saurait trop blâmer en ce temps-ci de pareilles imprudences que la peur grossit, et dont les alarmistes s'emparent ensuite pour semer l'effroi en dénaturant les faits.

— L'affluence qui envahissait la Morgue a cessé depuis hier, par la nécessité où l'autorité se trouve de donner la sépulture aux corps des individus tués depuis le 24 juin. (Républicain.)

— La rue du Vauxhall et l'enclos y attenant, derrière le Château-d'Eau du boulevard Saint-Martin, étaient obstrués ce matin d'une grande quantité de voitures de roulage qui attiraient l'attention des passants, dont quelques-uns faisaient observer avec raison qu'il suffirait de la simple volonté de quelques hommes mal intentionnés pour s'en emparer et faire dans le voisinage une barricade indestructible. Les habitants des maisons voisines étaient moins que rassurés par ces réflexions pleines de justesse.

— Les grilles qui garnissaient la rampe du boulevard Saint-Denis, arrachées pendant la matinée du vendredi 23 juin, pour en faire des leviers et autres armes, ont été remplacées ce matin par une balustrade en bois de chêne.

— Pendant la matinée du 23 juin, les insurgés se sont emparés de la porte Saint-Martin; et pour pénétrer sur la plate-forme de ce monument, ils avaient enfoncé la serrure et brisé la porte qui conduit à la terrasse de l'attique, où ils ont commis d'assez grands dégâts. L'autorité a donné immédiatement l'ordre de les réparer, et dès ce matin des ouvriers maçons et menuisiers sont venus prendre possession de ces travaux, qui les occuperont pendant plusieurs jours.

— La garde nationale de Lavrie, canton des environs de St-Dizier, a quitté la capitale ce matin : plus de trois cents Champenois l'ont accompagnée jusqu'au-delà de la barrière.

d'une trentaine d'années, entra sans façon.

— Bonsoir Nantilly... bonsoir Lucien...

— Bonsoir.

— Bonsoir.

— Que dites-vous de Paquitta, Nantilly?

— Charmante, modeste, ravissante.

— Elle a besoin qu'on la fasse, reprit le nouveau venu, le baron Arthur de Beaupréau.

— Ce Beaupréau se disait l'ami de Nantilly. Comme lui, il espérait devenir le mari de la baronne de Franderval; mais il se gardait bien de publier cette espérance. Il attendait que Georges et la baronne fussent brouillés, et, au besoin, il était disposé à tout faire pour qu'il en soit ainsi.

Arthur de Beaupréau était un de ces lions modernes, types de corruption et d'élégance bourgeoise, qui jouent, se battent en duel, se livrent à toutes les orgies de la débauche, et ont l'insolence des anciens grands seigneurs, que nos pères ont abattus, sans en avoir le bon ion. Ces beaux seigneurs, que nos pères ont abattus, sans en avoir le bon ion. Ces beaux seigneurs, que nos pères ont abattus, sans en avoir le bon ion.

— Ce gentilhomme moderne menait une existence assez problématique. C'était un débauché; il jouait gros jeu, avait des chevaux; il ne refusait jamais un duel, non pas précisément qu'il fût brave; il était très-adroit. C'était un de ces types d'élégante corruption, comme il s'en rencontre dans les grandes villes. Il avait du succès dans le monde, où l'on plait plus par ses vices que par ses qualités et ses vertus.

— Mes chers amis, dit-il, je donnerais bien dix louis pour posséder cette femme.

— Ce ne serait pas cher! dit Lucien.

— Bah! répartit Arthur, du moment où il faut payer une femme, elle ne vaut pas plus.

— Ce ne sont pas celles qu'on paie qui coûtent le plus cher.

— Je crois bien, toi qui te ruines en bouquets! dit Georges, visiblement contrarié de la tournure immonde que Beaupréau avait donnée à l'entretien. Celui-ci s'en aperçut et se retira un instant après.

A l'entracte qui suivit, Lucien sortit et prit le bras de Dreus-Jolin, qu'il rencontra au foyer.

— Quand ils eurent un instant parlé de la débutante :

— Serait-ce cher? demanda Lucien, qui croyait se donner bon genre en imitant les cyniques façons des roués.

— Cela dépend de sa mère, qui veut la vendre.

— Bas! vraiment!

— C'est comme ça.

— Alors elle serait....

— Elle l'est.

— Il faut que j'achète alors.

— Pour vous?

— Peut-être! fit Lucien avec vanité.

— Vous êtes donc bien riche?

— Dam! si elle ne la vend pas trop cher la livre!

Vérité scrupuleusement déplorable! Ainsi parlait Lucien Dumont. C'est affreux, mais cela est. Pourtant, ce jeune homme n'était qu'un horrible fat, ce n'était pas un infâme corrompu; mais c'était de ces êtres vaniteux qui se moquent de tout en paroles, de l'amour pur, des devoirs de la famille, de ceux du citoyen, enfin, de tout ce qui est respectable, qui sacrifient tout à un épigramme; mauvais plaisant s'il en fut, mauvais esprits, mauvais cœurs. Toutefois, Lucien n'était méchant et vil qu'en paroles; il ne mettait pas ses théories en pratique.

— Vous qui êtes lancé dans les coulisses, continua-t-il; vous devriez bien m'y introduire ce soir.

— Mais oui, je peux dire deux mots pour vous à la mère de Paquitta; je puis même vous présenter à elle. Après la pièce, un peu avant que le rideau ne se baisse, trouvez-vous ici, je vous servirai de Mentor.

Quant Lucien entra dans la loge et qu'il fit part de cela à Georges, c'est à peine si celui-ci l'écoula, tant la voix de Paquitta, qui chantait alors, faisait impression sur lui; — cette voix résonnait dans l'âme comme une harpe. — La Muette avait recouvré la parole.

Paquitta révélait un talent de premier ordre. — La suavité de son organe, la modestie de son attitude, la noblesse de son jeu lui assuraient un triomphe complet. Elle fut couverte d'applaudissements par le parterre; dans les loges les dilettanti crièrent brava pour faire croire qu'ils savaient l'italien.

Il eût été impossible d'entendre une voix plus belle, plus musicale, plus harmonieuse. Elle vibrait avec une puissance qui impressionnait profondément l'âme; elle pénétrait, tantôt mélodieuse et charmante, tantôt tragique et passionnée, toujours vraie.

Tout à tour la cantatrice s'effaçait sous la femme, et la femme sous la cantatrice. Elle chantait et elle jouait. Ce n'était pas seulement un instrument, c'était une âme.

Le sentiment donnait à sa voix des accents touchants pour exprimer cette musique jeune, vigoureuse, épanouie. Cette voix avait une expression dramatique, profonde, navrante, s'élevant jusqu'au lyrisme. Elle enflait et faisait bondir sa poitrine, — palpitante comme un nid

Mme de Grandryl n'avait pas cessé de regarder Georges, et quand, lui sorti du théâtre, il vint la saluer en gogant son équipage, elle accueillit avec un sourire ironique. Par une de ces contradictions du cœur que l'observateur consigne mais qu'il ne peut expliquer, ce sourire fit trouver, la baronne très-laide aux yeux de Georges, et il l'exé-
ra bien cordialement pendant deux minutes. La figure de Georges

Aussi bien est-ce quelque chose d'étrange qu'un homme riche qui ne passe pas tout son temps à jouer, à s'abrutir dans les maïseries de l'oisiveté et dans les grossièretés de la matière. C'est peu croyable ; cela est pourtant. On s'en est étonné.

Que sera ce, donc quand on saura que c'était un jeune homme au cœur magnanime, à l'âme d'airain, à l'esprit généreux, en quête de la sincérité et du dévouement, qui vivait pour la vertu, qui exérait les tyrans, qui méprisait la richesse et appelait de tous ses vœux l'ère dé-